

Ékatérina VELMEZOVA (éd.), *Philologie slave. Linguistique – Analyse littéraire – Histoire des idées*, Lausanne, Université de Lausanne, 2009, 180 pages (Études de lettres, 4, 2009). ISBN 978-2-940331-21-5 ISSN 0014-2026

Cet ouvrage relève de la slavistique au sens large, comme le suggère le titre et comme le relèvent les deux Auteurs de l'introduction Ékatérina Velmezova et Patrick Sériot : « Les travaux réunis ici sont très différents — non seulement quant à leur méthodologie et aux problèmes qu'ils posent, mais, également, quant à leurs sujets » (p. 5). Le titre retenu de « philologie slave » voudrait traduire cette diversité ; il est vrai que ce terme de « philologie », jadis très général au point de se confondre parfois avec l'encyclopédisme, en est venu à se spécialiser dans la francophonie pour désigner désormais uniquement la science de l'établissement critique des textes, discipline qui renvoie une image d'érudition un peu poussiéreuse associée au positivisme des temps anciens (*philologie grecque, philologie latine, philologie romane...*¹). On se doit cependant de relever que la tradition germanique conserve au terme une vocation générale en lui donnant pour extension la langue, la littérature et la culture. On retrouve cela dans la série des trois volumes intitulés

1. On se souviendra que jusqu'en 1968 nos défuntés licences de lettres et de langues comportaient des certificats de « philologie », témoin celui de « philologie russe » qui, à la Sorbonne, comportait l'étude de textes vieux russes, la grammaire russe et le thème ; reste aussi de cette glorieuse époque le recueil composé par Jacques Lépassier et José Johannet *Philologie russe. Textes d'étude* (Paris, Librairie des Cinq Continents, 1961).

lés *Philologiques* et publiés par Michel Espagne de 1990 à 1994², et la tradition russe se retrouve une fois de plus en phase avec ses modèles allemands ; le dictionnaire de la langue russe de Daļ paru au XIX^e siècle précisait bien en effet que la philologie (*filologija*) étudiait non seulement les langues anciennes mais aussi « toute la vie spirituelle et culturelle des peuples en question »³. Bref, la « culture de la lecture » proposée par Vinokur et invoquée par les Auteurs de l'introduction pour justifier l'emploi du terme (p. 8) se trouve relever en fait d'une vieille tradition germano-russe.

On relève d'emblée que l'ouvrage s'inscrit dans une collection, celle des « Études de lettres » de l'Université de Lausanne ; il y succède au numéro interculturel 2/3 pour 2009 intitulé *Exotismes dans la culture russe*, dirigé par Leonid Heller et fruit d'une collaboration avec l'Université russe de Voronège. Le volume que nous recensons relève d'une optique différente, il se propose surtout de faire connaître les recherches menées par les doctorants et anciens étudiants de la Section de langues et civilisations slaves de l'Université de Lausanne qui représentent un vivier particulièrement riche (il y aurait une vingtaine de doctorants à l'heure actuelle) ; ce dessein explique la diversité des thèmes étudiés ayant pour unique dénominateur commun d'être tous à un degré divers « slaves », ce qui entraîne que le recueil s'organise selon l'ordre alphabétique des noms d'Auteurs, seule principe d'organisation envisageable dans le cas présent ; nous sommes ainsi redevables à des doctorants ou anciens étudiants de six textes, équilibrés par cinq contributions rédigées par les enseignants chercheurs slavistes confirmés de Lausanne : Irina Ivanova, Leonid Heller, Margarita Schoenenberger, Éléna Simonato, Ékatérina Velmezova.

Quelle que soit la diversité des thèmes étudiés, ils se laissent cependant regrouper en deux sous-ensembles équilibrés : linguistique d'une part (6 contributions) et littérature-civilisation d'autre

2. Voir M. Espagne & M. Werner (éd.), *Philologiques. 1. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990 ; M. Espagne, *Philologiques. 2. Le maître de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991 ; M. Espagne & M. Werner (éd.), *Philologies. 3. Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approche pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1994.

3. V. Daļ, *Tolkovyj slovar' živogo velikoruskogo jazyka*, [Dictionnaire de la langue grand-russienne vivante], 3^e éd. revue et corrigée, 4, 1909, SPb., p. 1141.

part (5 contributions). Nous allons les passer en revue successivement en visant à l'essentiel. À la limite entre littérature, civilisation et linguistique se situe la contribution de Line Crausaz-Simon « A. S. Puškin, créateur de langue ? Regard sur une quête identitaire permanente en URSS » (p. 55-70) ; l'A. y met en relief les contradictions inhérentes à ce culte de la personnalité de Puškin, considéré comme le créateur de la langue russe qui aurait su réaliser par la magie de la langue poétique l'amalgame des différentes couches de langage qui préexistaient ; en effet, « le discours de l'individu créateur, fortement anti-marxiste, va [...] à l'encontre de la promotion de la lutte de classes en URSS » (p. 66). Mais cette contradiction ne fait que mettre en relief un romantisme hérité du XIX^e et qui persiste dans la Russie post-moderne : le mythe du peuple élu associé à celui du poète sacralisé, voix de la nation, qui crée un modèle de langue inaliénable et insensible à l'épreuve du temps. Il y a là aussi une subtile adaptation des théories marxistes sur la base et la superstructure dont Staline devait faire usage lors du débat linguistique de 1950, comme le rappelle l'A. (p. 60).

Le texte d'Irina Ivanova intitulé « La notion de "langue" dans la linguistique russe (deuxième moitié du XIX^e début du XX^e siècle) » (p. 81-100) traite de l'interprétation qui a été faite dans la linguistique russe des deux termes exprimant l'idée de langue ou langage ou parole et qui sont *jazyk* et *reč'* ainsi que, plus anciennement, *slovo*. La thèse défendue par l'A. est qu'à la conception d'une langue d'origine divine a succédé un modèle linguistique inspiré des sciences naturelles. Sont ainsi passées en revue les théories des premiers grammairiens du slavon et du russe (Zizanius, Smotrickij, Lomonosov) suivies par celles des slavophiles (Konstantin Aksakov) et celles de Fortunatov, Potebnja, Baudouin de Courtenay et ses élèves de l'École de Saint-Petersbourg. L'exposé est instructif, éclairant sur plusieurs points, mais la conception « théologique » de la langue est un peu oubliée au fil du développement, cependant que les théories de Saussure qui sont évoquées sur l'opposition langue *vs* parole sont décalées chronologiquement avec les faits et les personnages évoqués. La « spécificité de l'approche russe du phénomène de la langue » est par ailleurs postulée sans emporter pleinement l'adhésion du lecteur.

L'orientation est différente dans la contribution de Viktoriya Saïdi « Le problème de la nomination de la langue ukrainienne » (p. 101-114) qui traite de la manière dont l'ukrainien a été désigné au cours de l'histoire. C'est un article intéressant, très documenté, basé sur des matériaux peu connus, et qui éclaire l'arrière-plan poli-

tique et idéologique de toutes ces appellations qui ont rivalisé depuis le XVIII^e siècle (« petit russe », « langue russe méridionale », « ukraino-russe », « ruthène »...) au cours d'une véritable guerre des noms⁴ où les intérêts des puissances occupantes (Empire russe, Autriche-Hongrie, Pologne) se mêlent au sentiment d'appartenance ethnique, fluctuant, des intéressés. Mais l'A. prend soin ce faisant d'élargir ce débat qui et loin d'avoir perdu de son actualité à celui du besoin de nomination des langues en général car « en attribuant un nom à une langue, on la transforme en un objet homogène et réel » (p. 103), ce qui permet d'instaurer la dialectique d'exclusion du « moi et l'autre » (p. 102) ; les mêmes causes produisant les mêmes effets, on retrouverait d'ailleurs la même problématique linguistico-politique de nos jours dans toutes les revendications linguistiques, qui sont loin de se limiter au monde slave (voir le catalan et les autres langues d'Espagne, le gaélique, le kurde, etc.), tant il est vrai que la solution harmonieuse à ces conflits de langues demeure l'exception.

Margarita Schoenenberger nous propose ensuite un état des lieux intitulé « La sociolinguistique russe actuelle : deux approches divergentes et non conflictuelles ? » (p. 115-138). L'A. s'appuie pour mener cette approche contrastive sur deux manuels récemment publiés en Russie ; l'un, intitulé *La sociolinguistique* [Sociolingvistika] de L.P. Krysin et V.P. Belikov a paru à Moscou en 2001 ; l'autre, qui a pour titre *La sociolinguistique et la sociologie du langage* [Sociolingvistika i sociologija jazyka] et pour auteurs N.B. Vaxtin et E.B. Golovko, a été publié à Saint-Petersbourg en 2004. Le premier perpétue en quelque sorte la tradition soviétique en privilégiant les auteurs russes (Vinogradov en premier) de la mouvance de Baudouin de Courtenay, présenté comme un « linguiste russe d'origine polonaise » (p. 117) alors que chez ce linguiste semble souvent l'emporter une polonité à laquelle il est toujours demeuré fidèle. Au contraire, le second manuel privilégie les auteurs américains contemporains, en passant sous silence l'apport de Baudouin de Courtenay et de Vinogradov, de même que la tradition francophone de Bally, Meillet et Secheyay. À partir de ce constat, l'A. développe toutes les différences entre les points de vue illustrés par les deux ouvrages en montrant au passage sa parfaite connaissance aussi bien de la sociolinguistique russo-soviétique que de son pendant anglo-saxon, ce dont témoigne la bibliographie. On a donc là

4. Guerre qui n'est pas sans en rappeler d'autres, voir Paul Garde, *Le Discours balkanique. Des mots et des hommes*, Paris, Fayard, 2004.

un article d'actualité, souvent érudit, une mise au point bien utile, qui laisse pendante cependant la question d'une éventuelle synthèse entre les deux conceptions qui illustrent une fois de plus, à leur manière, l'éternel dilemme de la Russie partagée entre imitation et quête d'authenticité.

Éléna Simonato a ensuite choisi d'évoquer une fois de plus la question de la réforme ou de la création des alphabets dans la Russie des années 1920 avec sa contribution intitulée « La "révolution graphique" d'E.D. Polivanov : le modèle de l'Ouzbekistan » (p. 140-150). On sait que Polivanov avait été chargé de bâtir une norme graphique et orthographique pour l'ouzbek ; face à un tableau linguistique extrêmement compliqué du fait de la coexistence de plusieurs dialectes et usages, il a été amené à bâtir en premier lieu une norme linguistique conçue comme une synthèse du matériau visant au maximum de simplicité (en particulier, choix d'une référence dialectale ne connaissant pas l'harmonie vocalique). Bien plus que de « révolution graphique », c'est là le véritable sujet de l'article, cependant que le choix de l'intercompréhension qui fonde cette orthographe à partir d'un dénominateur commun aux trois dialectes principaux n'est pas sans rappeler d'autres solutions linguistiques⁵.

L'article « Le discours "interjectionnel" dans la linguistique russe après 1950 : les origines des grammaires académiques » (p. 151-165) prend la suite des nombreux travaux que Ékatérina Velmezova a consacrés aux interjections russes, qui sont l'un de ses domaines d'élection. Il s'agit ici de montrer que le traitement des interjections est révélateur de l'évolution des idées linguistiques dans les trois grandes grammaires du russe dites « académiques » parues en 1952-1954, 1960 (sous la direction de Vinogradov) et 1980 (celle de Švedova). Pour l'A. comme pour bien d'autres, la fameuse intervention de Staline dans le débat linguistique en 1950 a marqué une véritable révolution en écartant toute référence à l'origine du langage que privilégiait la sémantique marriste ; les interjections ont donc pu désormais être étudiées hors de toute problématique renvoyant à l'origine interjectionnelle du langage. La thèse défendue par Ékatérina Velmezova est que les interjections constituent dans les trois grammaires en question un domaine à

5. Les occitanistes utilisent désormais en majorité l'orthographe à base étymologique dite des troubadours qui donne une seule image graphique aux variantes phonétiques dialectales et permet l'intercompréhension dans toute l'aire linguistique : chacun réalise à sa manière le support graphique qui se révèle ainsi plus ou moins idéographiques.

part qui échappe en partie à l'influence dominante des idées de Vinogradov tout en s'en inspirant ; l'A. est ainsi amené à voyager dans le temps en relevant l'influence des idées de Fortunatov et Ščerba, sans oublier Baudouin de Courtenay⁶ en ce domaine, et en menant l'enquête jusque chez Vendryes et Jespersen.

Penchons-nous maintenant sur le volet littéraire du recueil ; la première contribution relevant de ce registre est celle de Larissa Bochsler « I. Il'f et E. Petrov sur le ring : la boxe dans *Amérique sans étage* » (p. 9-22). Le thème pugilistique demeure rarement évoqué par la littérature (mise à part l'exception de Hemingway, pas moins passionné par ailleurs par les corridas qui participent du même rite viril et sacrificiel) et encore moins par la critique littéraire. À partir des impressions du voyage en Amérique de 1935 des créateurs des *Douze chaises* et du *Veau d'or*, l'A. évoque le statut fluctuant de la boxe dans le monde soviétique d'alors, sport adulé puis vilipendé comme jeu du cirque bourgeois, en même temps que les rencontres des deux écrivains avec leurs confrères américains. Il s'agit donc d'une contribution qui nourrira la curiosité du lecteur ; seule question qui demeure pendante : la place de la boxe française, très tôt interdite en Union soviétique (mais pourquoi ?) et réhabilitée seulement en 1988, alors qu'importée par Ernest Loustallo en 1897 dans la capitale russe, elle y avait connu un grand succès⁷. Par ailleurs, il est un peu abusif de présenter Hemingway comme un « communiste » (p. 13).

On trouve ensuite dans le recueil « De l'originel à l'original : la création défigurée dans les *Nouvelles de Pétersbourg* de N.V. Gogol' » (p. 23-38). Julie Bouvard y développe au fil d'un exposé ardu, complexe et pas toujours aisé à suivre l'idée d'un conflit dans l'œuvre gogolienne entre l'homme de foi, tenant d'une vision théurgique de l'art, et l'artiste qui révèle « la nature profondément désirante de l'homme » (résumé, p. 23), conflit qui aboutirait à une écriture « négativiste » (p. 36). Le mérite de l'A. est ici de suivre de très près le texte gogolien, cité d'après les traductions existantes.

Plus léger et accessible est le texte de Natalia Boyarskaya intitulé « À la recherche de Claudine ou le libertinage démoniaque »

6. Et non « Baudouin », comme l'écrit à tort l'Auteur, suivant en cela une erreur souvent commise par les auteurs anglo-saxons. (à comparer avec « Baudouin », correctement noté, dans l'article d'Irian Ivanova, p. 81-100).

7. L'A. se contente ici d'une remarque imprécise : « Les premiers promoteurs de la boxe en Russie étaient des Français et des Anglais [...] » (p. 12).

(p. 39-54) qui nous offre un bon exemple de littérature comparée ; l'A. s'interroge en effet sur l'origine de la Claudine qui apparaît dans *Le Maître et Marguerite* de Bulgakov, et nous renvoie à l'immortelle héroïne de Colette et à un personnage éponyme de Molière (dont on sait qu'il fut une référence essentielle pour Bulgakov). Ces rapprochements assez bien argumentés permettraient de rattacher l'œuvre de Bulgakov à la tradition de la littérature libertine.

La courte contribution de Leonid Heller, intitulée avec modestie « “Héros” et “héroïsmes” en Russie : notes pour une recherche » (p. 71-80) et reprise pour l'essentiel d'une préface à un ouvrage paru à la fin de 2009, retrace les avatars du mythe héroïque depuis qu'il a été importé d'Europe dans le monde russe dans la seconde moitié du XVII^e siècle. La figure du héros a été ainsi successivement sacralisée par l'idéologie impériale, les révolutionnaires populistes comme *podvig*, avant de se laïciser peu à peu en débouchant sur une évidente contradiction à l'époque soviétique puisque « le héros soviétique est censé rester un homme ordinaire, placé dans le temps continu de tous les jours, mais qui doit faire de l'extraordinaire » (p. 75).

C'est sur la figure du grand poète Brodskij que se clôt le recueil, avec le texte de Yan Walther intitulé « Les manuscrits brûlent (matérialité de l'écrit dans les poèmes épistolaires de Iosif Brodskij) » (p. 167-177) ; on sait que Brodskij a publié une trentaine de poèmes sous forme de lettres, ce que l'A. associe au rôle particulier des lettres en URSS, « phénomène non seulement très répandu, mais également vital » (p. 168). La lettre est en fait une métaphore de la littérature et pose le problème de la matérialité de l'écrit, de sa fragilité, et, du coup, de la possibilité de communiquer avec le lecteur, puisque « le poème est avant tout écrit parce qu'il doit être écrit, pour soi, indépendamment de sa réception par un hypothétique lecteur ». (p. 171) Il serait intéressant de comparer cet article avec le recueil consacré à l'épistolaire en Russie qui a paru récemment sous la direction de Rodolphe Baudin.⁸

Toutes ces notes auront permis, nous l'espérons, de se faire une idée de l'ensemble d'un recueil souvent de qualité ; ajoutons pour terminer quelques remarques d'ordre matériel. On ne peut

8. Rodolphe Baudin (éd.), *L'Épistolaire en Russie*, numéro spécial de la *Revue russe* (vol. 32), Paris, Institut d'études slaves, 2009, 178 p.

que relever la qualité de la présentation, avec en couverture une reproduction d'un manuscrit cyrillique et glagolitique dont l'effet ornemental est toujours garanti. Par contre, le fait que le titre d'appel « Études de lettres » figure sur chaque page paire (de gauche) gagnerait à être remplacé par le nom de l'Auteur de l'article correspondant, ce qui faciliterait grandement la navigation à travers l'ouvrage. Par ailleurs, comme pour toute publication qui concerne un pays cyrillisant, se pose le problème du choix de la transcription ou de la translittération pour rendre les noms propres. C'est ce dernier parti qui a été adopté partout à l'exception de l'article concernant Gogol' qui, basé sur des traductions grand public de l'écrivain, a choisi de reproduire leur transcription qui y était mise en pratique. À noter enfin que le système de références, parfaitement clair au demeurant, s'écarte des habitudes françaises en appliquant un compromis entre les notes infrapaginales traditionnelles et les références dans le texte renvoyant à une bibliographie finale.

Roger Comtet
Université de Toulouse
LLA-CREATIS (EA 4152)